

Si pénible que soit la tâche, nous allons l'essayer.

Le prologue se passe en Ecosse. Le comte de Méranigis, officier de la marine française, délaisse sa femme, la frêle Elsie Wilmore, pour une plantureuse créature, Hilda Sinclair. L'épouse légitime est condamnée à une maladie cruelle la conduit rapidement au tombeau. La maîtresse aspire à lui succéder, et, pour mieux assurer l'avenir, elle soustrait une correspondance, seule preuve des relations coupables que la pauvre Elsie entretenait avec un jeune médecin, le docteur Maxwell. Le comte a tout deviné, il sait même que l'enfant, né de son mariage, est le fruit de l'adultère. Mais sa femme n'a plus que peu de temps à vivre; il dissimule, et, pour toute vengeance se borne à faire enlever la petite fille, qu'une gouvernante, Jeanne Fayet, emmène à Cannes, chez la mère du comte, madame de Méranigis.

Maxwell proteste avec violence contre le vol de son enfant. Il conjure Elsie de prendre une détermination énergique. La situation n'est plus tenable: il faut fuir.

— Quel lien, s'écrie-t-il, pourrait encore vous attacher à cet homme, qui n'a pas même le courage de défendre son honneur? — Vous vous trompez, monsieur, dit le comte de Méranigis, qui sort juste à point comme d'une trappe... et je vous le prouve. Nous allons nous battre sans témoins dans ce parc... C'est un duel à mort.

Les deux hommes sortent; la femme s'évanouit et la toile tombe.

Ce prologue était, au moins inutile; il a des allures mélodramatiques qui détonent sur une œuvre aussi distinguée. Et puis, il ne sert à rien; n'amène rien! On eût pu le résumer, au début de la pièce, dans une courte scène d'exposition. Ces fameuses preuves, si naïvement escamotées, qui promettent un incendie pour le quatrième acte, ne produisent pas seulement un feu de paille. Cette montagne n'accouche même pas d'une souris!

Quinze ans se sont écoulés quand le rideau se lève sur le premier acte. Nous sommes à Cannes, au bord de la mer, chez madame de Méranigis. Les hôtes de la maison sont la vieille comtesse, qui s'en va d'épuisement... et du chagrin de n'avoir plus revu son fils, établi définitivement en Ecosse, et remarqué. — Cela va sans dire — avec Hilda Sinclair, Hélène, sa petite fille; Marcus, son neveu, un orphelin qu'elle a recueilli; Jeanne Fayet, la gouvernante; César, le professeur des deux jeunes gens et l'amoureux platonique de Jeanne; un médecin; un notaire et un racleur de violon, trois personnages épisodiques, qu'on aurait pu supprimer aisément. Mais c'est excellent pour l'affiche!

Sur ce fond calme, se détache en vigueur la physiognomie tourmentée de Maxwell. Bien vieilli, ce pauvre Maxwell! Il porte des favoris et la tonsure. Il a beaucoup souffert, beaucoup vécu, beaucoup travaillé! C'est maintenant un médecin de génie, que toute sa science n'a pu guérir d'un mal incurable, le regret d'Elsie et la douleur de ne pouvoir dire à sa fille:

— Je suis ton père!  
L'acte commence par une scène adorable entre Hélène et Marcus, que j'ai la bonne fortune de pouvoir donner intégralement à mes lecteurs.

MARCUS, HÉLÈNE

MARCUS, lui présentant un bouquet — C'est ta vingt et unième année qui commence! Je te la souhaite bonne et heureuse!

HÉLÈNE

Merci! Voilà de belles fleurs de montagne! (A part.) Qu'il n'a certes pas cueillies lui-même. (Haut.) On ne te a pas vu depuis longtemps. Tu es donc bien amusé à la ville?

MARCUS

Je ne sais pas si je me suis amusé, je sais que je ne m'amuserai plus, ni là ni ailleurs.

HÉLÈNE

Qu'est-ce que ça veut dire? Tu es contrarié?

MARCUS

Très contrarié, ma chère, je suis rhiné.

HÉLÈNE

Ruiné?

MARCUS

A plat. Tu sais, mes deux cent mille francs, tout mon avoir, tout mon avenir?

HÉLÈNE

Eh bien?

MARCUS

Ils ont filé dans la débacle Fargès et C<sup>e</sup>, de Marseille.

HÉLÈNE

Tu es sûr?

MARCUS

Très sûr. Voici la lettre de l'am<sup>r</sup> Fourvières qui est là-bas, inquiet aussi pour son compte. Qu'est-ce que tu dis de cela?

HÉLÈNE

Ah! pauvre Marcus! Est-ce que ma bonne maman le sait?

MARCUS

Il fallait bien le lui dire. Je ne sais pas si elle a bien compris. Elle a vu, pourtant, que je lui faisais mes adieux, et elle m'a mis dans la main son gros diamant que je te rapporte, je ne veux rien: je suis de ceux que la pitié humilie. (Elle remet d'autorité la bague au doigt d'Hélène.)

HÉLÈNE

Mais qu'est-ce que tu vas devenir?

MARCUS, lui montrant la mer au loin.

Tu vois d'ici le chemin bleu que je vais prendre. J'irai sur les côtes, plus ou moins pacifiques, tâcher de refaire une petite fortune.

HÉLÈNE

Est-ce que tu sauras jamais faire fortune, toi?

MARCUS

Je suis trop ignorant et trop paresseux, n'est-ce pas?

HÉLÈNE

J'ome dis pas cela, mais il n'y a pas de spécialité. Puisque tu as toi un emploi dans les bureaux de la marine, pourquoi ne pas attendre ton avancement?

MARCUS

Parce que je manque de souplesse et de grâce pour me faire remarquer. Je ne veux pas pointer dans un bureau. J'ai accepté ce fade exercice pour avoir l'air occupé; ta grand-mère le désirait, je n'avais rien à lui refuser. Je comptais, par la suite, quand mon capital se serait accru dans les affaires, acheter une petite propriété et y vivre en bon gentilhomme sans dépendre de personne: mon humble rêve s'est évanoui. Barthez me dit que c'est à recommencer. Fourvières me conde à un capitaine au long cours, qui promet de me faire voir du pays. Ce n'est pas précisément mon goût: la mer, ça me rend malade; le commerce, ça vous casse la tête; les nouvelles connaissances, il y a des baveuses qui vous mangent, sans même vous faire goûter. Mais puisqu'il n'y a plus d'autre ressource, après m'être demandé, ce matin, si je ne me ferais pas sauter le peu de cervelle que j'ai posée, j'ai pris mon parti, et je viens dîner avec toi, en famille, pour la dernière fois.

HÉLÈNE

Non, Marcus! Il ne faut pas t'en aller, je ne te veux pas.

MARCUS

Veux-tu me faire croire que tu en mourras de chagrin?

HÉLÈNE

Je n'en mourrai pas, mais j'en aurai beaucoup.

MARCUS

Ah! pourquoi? Est-ce que j'en vaux la peine?

HÉLÈNE

J'en accepte pas l'idée qu'avant, passé presque

toute ma vie avec toi, je serai heureuse en te sachant malheureux. Ecoute, me voilà bientôt majeure, et je n'ai aucune envie de me marier. Ma bonne maman consentira à ce que je partage avec toi ce que elle compte me donner.

MARCUS

Tu dis des bêtises pour le plaisir d'en dire. Tu sais fort bien que je n'accepterai jamais rien de toi.

HÉLÈNE

Alors, tu es ingrat: tu n'as aucune amitié...

MARCUS

Si fait! avec ma bonne tante, tu es ma seule affection un peu sérieuse en ce monde. Mais à vingt ans, ma pauvre Hélène, tu es un enfant aussi sauvage que le jour où tu nous es débarquée du fond de la Galéonnie. Tu ne sais pas encore qu'un garçon qui se respecte ne peut rien accepter d'une personne de ton sexe, à moins qu'elle ne soit sa mère — ou sa femme.

HÉLÈNE

Où sa sœur?

MARCUS

Tu n'es pas la mienne, et si tu l'étais, je voudrais encore moins te prendre la dot et entrer dans les idées de monsieur ton père, en te condamnant au célibat. N'insiste pas, tu m'offense.

HÉLÈNE

Alors, si j'étais la femme, tu accepterais mon sort? — Tu le partagerais? — Eh bien! marions-nous!

MARCUS

C'est sérieusement que tu parles!

HÉLÈNE

Tu le vois bien.

MARCUS

Mais... monsieur Maxwell?!

HÉLÈNE, étonnée

Quoi, monsieur Maxwell?

MARCUS

Rien. — Mais, est-ce que tu me crois épris de toi?

HÉLÈNE, avec une tranquillité un peu affectée

Pas le moins du monde.

MARCUS, de même

Et toi? Tu ne m'aimes pas d'amour?

HÉLÈNE, même jeu.

Pas davantage.

MARCUS

Tu m'épouserais, par générosité?

HÉLÈNE

Par dévouement, par amitié fraternelle.

MARCUS

Si j'acceptais, qu'est-ce que tu penserais de moi?

HÉLÈNE

Je penserais que tu m'esimes et me comprends.

MARCUS

Voyons, tu sais que je n'ai jamais fait de sottises; me crois-tu capable d'en faire?

HÉLÈNE

Je suis certaine que tu n'en feras jamais.

MARCUS

Tu ne souffriras pas, toi, si studieuse et si instruite, de mon peu de savoir, de mon manque de poésie?

HÉLÈNE

Si j'en souffre, personne ne le saura et je tâcherai de ne pas le savoir moi-même!

MARCUS

Tu sais que je ne suis pas comme beaucoup de nos provinciaux, un cœur de loutines aventures, encore moins un vif de province; que je ne s'ingère pas les beaux petits messieurs de Paris; que je trouve le vice bête, que je lis la prose, que je suis enfin un brave garçon sans reproche et sans art? Tei que je suis, me tiendras-tu compte, je ne dis pas de mes brillantes qualités, je n'en ai pas, mais de l'absence de défauts, choquants et insupportables?

HÉLÈNE

Je chercherais là mon bonheur.

MARCUS

Oh! le bonheur, ma chère, c'est un état négatif: c'est l'absence de préoccupations.

HÉLÈNE

Je n'habitais à cette appréciation de la vie.

MARCUS

Eh bien, attends un peu. Tu me jures que ce n'est pas un coup de tête, que tu n'avais pas rêvé l'idéal avec moi?

HÉLÈNE

Je te le jure.

MARCUS

Alors... écoute à ton tour. Voici ma théorie, à moi: On se repent de l'enthousiasme, on se dégoûte de la passion, on en vient toujours à mépriser les idoles; leur état, c'est d'être soufiétés un jour et l'autre. L'amitié ne laisse pas de romances, elle n'est pas l'esclavage du esprit. La nôtre dure sans nuage depuis notre enfance, elle peut durer autant que nous! Hélène! je ne t'ai jamais parlé mariage parce que je savais que tu grand-mère le désirait et que j'eusse craint de tromper l'attente de ta jeune imagination. J'aurais tremblé, j'aurais fui peut-être devant ton amour — mais puisque c'est ta raison qui prononce, j'accepte ton amitié, ta confiance et ta main.

HÉLÈNE

Va vite dire à bonne-maman que nous sommes décidés.

MARCUS

Non! nous savons qu'elle approuvera; mais la position où je suis désormais me défend l'initiative. Tu l'as prise, c'est à toi de la conserver.

HÉLÈNE

J'y vais. (Elle sort.)

Toute cette scène est exquise; elle est dite avec une perfection inimitable par Berton jeune et mademoiselle Sarah Bernhardt.

Madame de Méranigis donne son consentement au mariage de ses deux pupilles. Toute la maison est en joie. Seul, Maxwell est désolé. Il a rêvé pour Hélène un autre mari que Marcus. Ce jeune homme lui paraît trop frivole pour offrir des garanties sérieuses de bonheur. Aussi apprend-il avec une joie farouche la mort de M. de Méranigis, qui va mettre ce beau projet à néant. En effet, la veuve du marin travaille à faire déclarer nul le premier mariage de son mari et, par suite, établir l'incapacité d'Hélène à recueillir la succession paternelle.

Mais les amis de la jeune fille ne se découragent pas pour si peu; ils ont répondu à tout. On obtiendra de la grand-mère un testament en faveur de Marcus et ce dernier, épousant sa cousine, lui conservera, par le fait, et sa fortune et son nom.

Tout à coup, madame de Méranigis est prise d'une syncope. Maxwell accourt; il lui met la main sur le cœur; le cœur ne bat plus; il lui prend le bras, le bras retombe inerte. L'aïeule est morte. Maxwell, fou de douleur, se jette à ses genoux et, dans un monologue touchant, lui confesse son crime, la séduction de sa fille, et le pieux mensonge à la faveur duquel Hélène a volé quinze années durant, ses caresses maternelles. O miracle! le cadavre à tressailli, un éclair a passé dans ses yeux, un sourire se dessinait sur ses lèvres! Madame de Méranigis n'est pas morte; elle n'est qu'en cataplasme; elle a tout entendu!

Au foyer, ce coup de théâtre était très discuté. C'est du pur mélodrame, disaient les uns. C'est un trait de génie, disaient les autres. Ni les uns ni les autres n'avaient tort. Mais si discutable que soit le moyen, l'effet produit a été immense.

A partir de ce moment la pièce entre dans le domaine de l'idéalité. La discussion romances l'action; Hélène, mais au fait de sa situation irrégulière, réfléchit à épouser Marcus. Marcus, qui devine dans le refus la main de Maxwell, et dont la jalousie est au plus haut

point surexcitée, cherche une querelle à l'Ecoisais.

Est-ce vous, monsieur, lui dit-il, qui avez déshonoré Hélène à rompre ainsi avec moi?

MARCUS

Oui, monsieur, c'est moi.

MARCUS

C'est bien. J'aime la franchise. Vous me voyez dès lors tout résigné; vous avez la supériorité du talent et de la richesse, c'est en ce monde le droit du plus fort. Mais avant d'être le fiancé d'Hélène, j'étais son ami et son frère: c'est le droit du sang, c'est le droit du cœur; je l'ai, je le garde. Je ne souffrirai pas que votre continuelle présence et l'autorité que vous y avez prise compromettent plus longtemps ma conscience à moins que vous ne déclariez prétendre ouvertement à sa main! — Vous ne répondez pas?

MARCUS

Ce que vous dites-là est insensé, M. Marcus!

MARCUS

Est-ce la votre réponse? Elle n'est pas seulement impertinente, elle est lâche!

MARCUS

Taisez-vous, vous êtes un enfant!

MARCUS

Un enfant qui vous chassera d'ici... (Il veut porter les mains sur Maxwell, qui les lui saisit et les retient avec force.)

MARCUS

Un enfant que je briserai, si sa rage est celle de l'ambition déçue. — Un enfant à qui je pardonne tout, si sa jalousie part du cœur.

MARCUS, douloureusement.

Ah! vous m'accusez de cupidité!

MARCUS, le forçant à s'asseoir.

Taisez-vous; écoutez-moi! Si vous êtes jaloux, vous qui affectez le mépris des passions, j'aime mieux vous voir ainsi, emporté tout bouillant par l'orage, que roulé, inerte, par le destin, mais cette jalousie na me rassure pas sur l'avenir d'Hélène. Voyons, dites-moi si vous l'aimez réellement.

MARCUS

Ah! vous m'interrogez, vous? Eh bien! sachez que je n'ouvre pas mon cœur à qui ne m'inspire ni confiance, ni estime!

MARCUS

Ni estime?

MARCUS

Non! je ne crois point en vous, qui vous étiez fait, ici, à tout propos, l'avocat de l'amour, pour faire ressortir ma réserve et mon inexpérience; en vous qui n'avez pas joué auprès d'Hélène le rôle d'un ami sérieux; car, au lieu de lui indiquer pour appui l'homme sans artifice et sans art que je sais être, vous vous êtes offert à elle insidieusement, comme le type des saintes âmes, comme le chevalier des causes sublimes! Tenez, monsieur, je suis bien aise de pouvoir enfin vous le dire: c'est vous qui m'avez rendu sceptique et raisonneur, comme j'ai été force de l'être, depuis que vous vous êtes mêlé à notre existence! C'est vous qui êtes cause que je hais toutes les idées dont vous vous êtes constitué le champion: c'est vous, enfin, qui m'avez empêché de penser et de vivre!

MARCUS

C'est donc là mon rôle, à moi? C'est donc là ma destinée. Marcus! si vous saviez votre injustice et le mal que vous me faites, non! vous n'auriez pas ce courage!

MARCUS, impatient.

Expliquez-vous donc!

MARCUS

Je ne puis non, je ne puis rien! J'ai cru apporter ici le dévouement d'une âme ardente et je vois que je n'y ai fait que du mal. J'ai voulu voir, comme vous dites, ma triste existence; à celle des autres, remplir les devoirs, goûter les douceurs de la famille, et, pour prix de mes efforts, tout me repousse et me condamne! Cela devait être: l'étranger! Je suis l'étranger, moi! Celui qui n'a pas de biens, celui qui n'a pas de droits, celui dont le zèle est suspect et l'affection calomniée! Ah! malheur à qui brave un seul jour les lois du monde! Il y aura pas de refuge pour lui dans les lois du ciel! Oh! enfants! nos juges implacables! que vous êtes donc présomptueux et cruels! Non, dans la vie, vous comptez orgueilleusement sur vous-mêmes, vous ne vous demandez pas si vous serez des hommes, vous vous croyez hommes déjà! Froids et superbes, vous outragez sans pitié les cœurs brisés, les dupes de l'enthousiasme: vous marchez dans leur sang, vous ne prévoyez pas que le votre s'y mêlera, et qu'il leur sera devenu un germe d'avenir, il ne laissera peut-être derrière vous qu'une tache.

MARCUS

Monsieur, j'ai vu, tout à l'heure, Hélène pleurer dans vos bras; et vous refusez d'être son époux! Si je ne puis obtenir de vous ni avenir ni réparation, je suis ce qu'il me reste à faire, et je le ferai! Je me tiendrai armé contre cette porte, et quand vous essalerez de la franchir, je vous tuera! comme un fleau domestique, comme un ennemi de ma famille, comme un malheureux!

MARCUS

Et si j'étais tout cela, Marcus; si, abusant de la confiance qu'inspire mon caractère, je m'étais introduit ici pour vous voler le cœur d'Hélène, et qu'elle, toujours pure, mais désabusée, vint réclamer votre amour... Répondez, c'est la réponse à laquelle je vous soumetts, — que feriez-vous?

MARCUS

Hélène toujours pure! Je vous prie de croire que je n'en doute pas, monsieur. Mais si elle vous a aimé... Ah! tenez! je le sais bien, moi, qu'elle vous aime! (Il fond en larmes.)

MARCUS

Ne dites plus rien! Ces larmes parlent assez. Oui, Marcus, elle m'aime, et je la chéris, je l'adore; c'est mon droit, mon droit sacré: je suis son père! (Il pose une main sur la bouche de Marcus pour l'empêcher de parler.)

MARCUS

Le reste se devine. Madame de Méranigis pardonne. « Les vrais parents, dit-elle, sont ceux qui nous aiment! » Elle pousse Hélène dans les bras de Maxwell, et, contrairement à ce qui se passe d'ordinaire, voilà le père reconnu par son enfant.

C'est, du reste, ce que George Sand voulait démontrer.

Je craignais, après avoir vu la répétition générale, que ce dénouement ne fut accueilli par des manifestations hostiles. Il a passé comme une lettre à la poste. Décidément le public parisien est plus avancé que je ne croyais.

Où est la pièce dans tout cela, me direz-vous. Je serais fort en peine de répondre. A quoi donc attribuez-vous ce succès immense qui rappelle celui du *Marquis de Valenier*? A quoi? Sinon à cette langue merveilleuse dont la tradition semblait perdue; à cette éloquence passionnée; à cette bonne foi naïve dans le paradoxe; à cette abondance de mots vigoureux et charmants dont j'ai retenu ces deux échantillons:

« Dieu ne pardonne pas, il efface! »  
« La vérité fait quelquefois des brèches, le mensonge fait toujours des ruines! »

La langue que parlent les personnages de George Sand est d'une perfection si désespérante, qu'à un certain moment mon voisin de stalle a murmuré:

— Je donnerais beaucoup pour voir passer le bout de l'oreille du plus petit soldatisme! Ce n'est pas une critique, croyez-le bien.

Les artistes sont au-dessus de tout éloge. Le rôle d'Hélène est la plus belle création de madame Sarah Bernhardt, et celui de Marcus fait à M. Berton jeune une pièce à part entre les autres premiers. Il y a eu lutte courtoise entre le père et le fils, et je ne saurais vraiment à qui décerner la pomme. Reynard est adorable dans la peau du professeur César, et madame Adèle Page donne un relief considérable au personnage épisodique de Jeanne Fayet.

Avec tous ces éléments, si *l'Autre* ne devient pas centenaire, c'est que les acteurs trompés auront mis la main à la poche.

THÉÂTRE DE L'ODÉON

Première représentation de *L'Autre*, comédie en cinq actes, de Georges Sand.

Vous rappelez-vous l'évolution morale qui se produisit, il y a quelques années, dans l'œuvre de Georges Sand, et dont *Valentin* et le *Marquis de Valenier* sont restés dans ma mémoire comme les deux plus suaves manifestations? Il semblait que la Grâce, en touchant au front l'auteur d'*Indiana*, de *Valentin*, de *Jacques* et de *Léa*, eût soufflé sur les doctrines décourageantes, et que, sous l'influence de ce baptême tardif, il se disposât à brûler ce qu'il avait toujours adoré. Pour me servir d'une de ces expressions pittoresques dont il a le secret, le lot des idoles est d'être souffletées un jour ou l'autre. Allait-il enfin reconnaître que cette idole de l'Adultère, à laquelle il avait prodigué l'encens de son style magique et de son imagination éblouissante, n'était qu'une idole aux pieds d'argile? Toujours est-il que, par un de ces coups d'aile imprévus, qui sont le privilège exclusif du génie, il atteignit subitement aux sommets de la plus pure morale; et, dans ces régions sereines, cette organisation puissante se trouva plus à l'aise que dans les régions ébranlées et semées de mines, où, jusqu'alors, elle s'était passionnément complue.

Cette conversion fit quelque bruit dans le Landnau littéraire. Les admirateurs sincères de l'illustre romancier y applaudirent sans réserve. Seule, la coterie Veutillot haussa les épaules en disant: « Quand le diable devient vieux, il se fait ermite! » Diable! toujours. Ermite!... peut-être. Vieux!... allons donc! Jamais la plume qui signa la *Petite Fadette*, *André*, la *Mer et le Diable* et *François le Champi* n'eût des allures plus jeunes et plus pimpantes! Jamais sa palette n'avait assorti de plus harmonieuses couleurs! Sous le souffle régénérateur, le style lui-même avait pris quelque chose d'immatériel et comme une transparence sraphique. L'idéal de Christ et de Platon était réalisé.

Hélas! ce n'était là qu'un de ces caprices de poète, qui, sur les blasphèmes de Rôla, greffent la contrition de l'*Espoir en Dieu*. Dans cette âme, un instant attendrie et gagnée à la parole nouvelle, les vieilles rancunes n'étaient pas éteintes, elles étaient qu'assoupies. Elles allaient se réveiller plus vivaces et plus implacables, et de ce cratère, où quelques fleurs idéales avaient poussé par surprise, la lave allait jaillir d'autant plus dangereuse qu'elle avait été plus longtemps contenue.

Georges Sand a voulu que cette rétractation fût solennelle. La vulgarisation par le livre ne lui paraissant pas suffisante, elle a choisi le théâtre pour que les générations présentes et futures entendissent par la bouche de tous les Bertons de Paris, de la province et de l'étranger, cette bizarre profession de foi.

Une malheureuse femme à qui vous devez la vie a violé la foi jurée; mais qui donc, après lui en avoir donné l'exemple, lui a imposé la triste fatalité de l'abandon? C'est la flétrissure imméritée de la femme, c'est son innocence première ravagée publiquement en doute. C'est le soupçon autorisé, c'est l'audace de tous encouragés! C'est l'égarément et la défaillance de l'être faible à qui son maître, son géniteur, protecteur, a dit tout à coup: « Reste-là, au milieu du chemin, j'appartiens à un autre amour, et tu me gênes. Garde-toi toi-même, on ne te garde pas peu d'importer: il me sera même utile que tu sois coupable pour m'autoriser à l'être de plus en plus. » — Il est donc bien respectable, celui qui parle et agit de la sorte? Et le coupable, selon vous, c'est celui qui, rencontrant cette femme br